

Quelques réflexions à propos de l'instruction du tir

Autor(en): **Friederich**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **61 (1916)**

Heft 5

PDF erstellt am: **06.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339804>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quelques réflexions à propos de l'instruction du tir ¹.

Depuis longtemps tout le monde était convaincu du rôle prépondérant des perfectionnements techniques à la guerre. On ne s'attendait peut-être pas à les voir dominer toute la conduite des opérations comme c'est le cas aujourd'hui, mais on reconnaissait en tout cas l'importance du moindre progrès dans la qualité des armes et de tout le matériel de guerre. Preuve en soit l'adoption de nouvelles munitions d'infanterie et de nouveaux fusils dans la plupart des armées il y a quelques années. En Suisse on n'a pas hésité à dépenser des millions pour obtenir une trajectoire un peu plus tendue et une pénétration un peu supérieure. Quelques-uns trouvèrent la dépense hors de proportion avec l'avantage obtenu, d'autres prétendirent qu'on ne saurait payer trop cher une augmentation même minime de la précision du feu de l'infanterie.

Les derniers avaient sans doute raison. Mais on n'a pas tiré parti de ce progrès technique !

Alors que nos tireurs ont entre les mains un fusil qui, bien pointé et immobilisé, met toutes ses balles à 300 mètres dans un espace plus petit que la main, on se contente, comme conditions à remplir par le soldat instruit, des douze points et cinq touchés de l'exercice d'essai. C'est-à-dire qu'on admet sur chaque série de six coups une balle à plus de 75 cm. du centre, ou bien la moyenne des six coups dans un cercle d'un mètre de diamètre. Il y a évidemment là une disproportion entre la perfection de l'arme et l'habileté exigée de celui qui la manie.

Cette disproportion n'aurait pas d'importance si l'habileté que nous exigeons du tireur était suffisante. La précision de l'arme serait alors un luxe inutile. Il est malheureusement cer-

¹ Ces lignes étaient déjà à l'impression quand a paru un nouveau « Programme de tir pour les écoles et cours de l'infanterie ». Ce programme supprime la cible D et élève les conditions du tir d'essai à 12 points et 6 touchés. C'est un bon pas dans le sens que nous préconisons et nous nous en félicitons vivement.

tain que le minimum d'adresse exigé de nos tireurs est insuffisant. Ces conditions ont été imposées à une époque où on croyait à l'efficacité de la « gerbe ». Or la guerre semble établir chaque jour plus sûrement la faillite de la gerbe et la seule efficacité du tir individuel. Des esprits clairvoyants ont prêché cette vérité déjà avant la guerre. Malheureusement on ne les a crus qu'à moitié, et on a continué à marcher dans la vieille ornière.

Le tir de précision, le « tir à tuer », comme l'appelle le lieutenant-colonel Montaigne en opposition au « tir à faire peur », doit être enseigné dès le début des exercices au stand. Il faut faire comprendre au jeune tireur que tout coup s'écartant sensiblement de la dispersion naturelle de l'arme est insuffisant. On doit être très exigeant dès le premier coup, et ne pas permettre qu'une recrue brûle une seule cartouche avant de savoir viser juste, en hauteur et en direction. Le critère de la qualité d'un coup doit être donné par la grandeur d'une tête d'homme à 300 mètres. Ce qui est dedans est bon, ce qui passe dehors est insuffisant.

Or comment apprenons-nous à nos recrues à toucher un homme à 300 mètres ? Nous lui faisons faire ses premiers essais sur une cible D. S'il met sa balle dans la bande des trois mannequins, c'est-à-dire dans un rectangle d'un mètre de hauteur sur 1 m. 80 de largeur, on lui marque un 2, le maximum ! On inculque donc dès l'abord à l'élève tireur le principe qu'un coup passant entre deux des hommes visés est aussi bon que celui qui touche l'un d'eux. Quand il a suffisamment pris l'habitude de ne viser qu'en hauteur sans se préoccuper sérieusement de la direction, on l'amène devant la cible A, où il faut le débarrasser de ce défaut avant de lui apprendre le vrai tir de précision, si ce n'est pas déjà trop tard.

L'emploi des cibles C et D de nos stands constitue une hérésie dangereuse. C'est une prime au manque de précision, d'autant plus néfaste qu'on s'en sert au début de l'instruction. On devrait les réserver aux mitrailleuses, avec lesquelles on doit renoncer à la précision latérale contre les buts larges, pour perfectionner d'autant plus la précision en hauteur. La cible A seule encourage le « coup centré » qui est le but à atteindre. Du

reste cette notion de « coup centré », quand il s'agit d'une cible dont le « carton » a 40 cm. de diamètre, fait sourire. La cible A devrait être plus petite : le visuel, restant de 60 cm. de diamètre, comprendrait les cercles 2, 3 et 4, de 60, 40 et 20 cm., et en dehors du visuel le cercle 1 avec un diamètre d'un mètre ou 1 m. 20.

Alors la note 4 représenterait le « coup centré » c'est-à-dire la tête de l'adversaire touchée à 300 m., et les balles arrivant à plus de 50 ou 60 cm. du centre vaudraient au tireur le zéro mérité. Les inscriptions des livrets de tir donneraient à première vue une idée plus exacte de la qualité du tireur : l'absence de zéros prouverait une adresse au moins moyenne, une proportion sensible de 4 signifierait l'habileté, et les séries de plusieurs 4 seraient la marque du maître.

Avec le système actuel les résultats exprimés en trop gros chiffres confondent la plupart des tireurs dans une brillante médiocrité : il n'y a pas besoin d'être un « bon tireur » pour faire quelques 4, et l'on peut être un fieffé maladroit en évitant quand même la honte du zéro !

Si on pouvait, dans nos écoles d'aspirants et à l'école de tir, inculquer aux jeunes officiers la nécessité absolue de ce tir précis trop négligé jusqu'ici, on pourrait sans remords jeter par-dessus bord tout le fatras théorique dont on les assomme. A quoi bon faire calculer à un lieutenant le pour cent probable des touchés qu'il obtiendra avec une section de tireurs moyens, c'est-à-dire insuffisants ? Ne vaudrait-il pas mieux lui apprendre à corriger les maladroits, et à les amener à tirer de la façon qui rend tout calcul inutile, en touchant à tout coup ?

Quelle profonde vanité il y a dans tous ces calculs basés sur la médiocrité des tireurs, sur l'insuffisance de l'instruction ! On disserte sur de mauvais résultats parce que c'est plus facile que de les améliorer. Il faut au contraire prendre le taureau par les cornes : foin de toutes les théories et de tous les calculs ! Instruire le tireur, tout est là !

Le chef de compagnie ou de section qui aura réussi à augmenter d'une unité le nombre de ses bons tireurs aura fait un travail cent fois plus utile que celui qui aura savamment calculé à l'avance les effets de sa gerbe.

Le mot « gerbe » ne devrait jamais être prononcé devant la troupe. Le tireur ne doit rien savoir d'un effet collectif du tir, il ne doit connaître que l'effet de chacun de ses coups. Dans l'escrime à la baïonnette on enseigne à l'homme de frapper son adversaire et non pas de produire un effet de masse en pointant à tort et à travers contre des hommes et contre des intervalles. On ne calcule pas la probabilité des touchés dans un assaut à la baïonnette, pourquoi le fait-on pour le combat par le feu ?

Puisque c'est l'instruction première du tireur qui est insuffisante, examinons par où elle pêche. Les fautes classiques du tireur sont bien connues : ce sont surtout le guidon pris trop « fin » ou trop « plein », le fusil « tordu », et la détente arrachée. Ce dernier défaut est le plus grave par son influence sur la précision, et par la difficulté qu'il y a à le corriger. D'où provient-il ? Neuf fois sur dix, d'un « encroisement » insuffisant lors du premier coup à balle tiré par la recrue. On dit bien : Appuyez fortement la crosse à l'épaule ! On le fait même répéter à chaque exercice de mise en joue par l'homme lui-même, mais on ne contrôle pas assez l'exécution de cet ordre.

La moitié des recrues au moins tire son premier coup de fusil avec une arme mal épaulée. L'homme, qui a profité des exercices préalables, vise juste, tire tranquillement et fait un 4. Mais le recul du fusil trop peu encroisé lui a meurtri l'épaule, et au second coup il « tique », ferme l'œil et arrache la détente. L'expérience montre que le premier coup de la recrue ne donne presque jamais un zéro, les 4 sont au contraire très nombreux, mais très souvent suivis de mauvais résultats. Il suffit de ce premier coup tiré sans la préparation et sans la surveillance nécessaires pour faire d'un homme un « tiqueur » incorrigible.

Un spectacle fréquent sur les places de tir est celui d'une recrue visant, flanquée d'un sous-officier ou même d'un officier qui regarde... la cible ! Que pense-t-il y voir ?... C'est l'homme qu'il faut regarder, c'est son épaule qui doit être comprimée par la plaque de couche (et non le biceps !), sa paupière qui doit être immobile, sa main droite serrée sur la poignée de crosse, son index pressant la détente par sa seconde phalange. Il y a là une quantité de choses à voir et à corriger, qu'on néglige trop souvent, et qui font le vrai tireur.

A l'étranger on croit souvent que le Suisse naît bon tireur, ou au moins le devient très tôt. Cette opinion est flatteuse, il est très avantageux pour nous qu'elle soit répandue, mais il ne faut pas nous dissimuler qu'elle est fautive. Nous ne tirons pas mieux que certaines armées étrangères, et nous sommes d'autant plus coupables que nous le pourrions. C'est avant tout une question d'attention et de conscience de la part des officiers et sous-officiers instruisant le tir. C'est naturellement aussi une question de connaissance des fautes les plus fréquentes et des moyens de les éviter. La principale de ces fautes est sans contredit « l'arrachage » de la détente, et le moyen de l'éviter, la forte pression de la crosse contre l'épaule, c'est-à-dire l'*épaule-ment*, tel qu'il est prescrit par le règlement et presque jamais appliqué.

Capitaine FRIEDERICH.

